

BALZAC

La rabouilleuse



5
HONORÉ DE BALZAC

La Rabouilleuse

INTRODUCTION ET COMMENTAIRES
DE ROGER PIERROT

LE LIVRE DE POCHE

Le texte de ce volume a été établi d'après l'édition fac-similé des *Œuvres complètes illustrées* de Balzac publiée par les Bibliophiles de l'Originale.

Roger Pierrot, conservateur en chef du Département des Imprimés de la Bibliothèque nationale, est l'éditeur de la *Correspondance* de Balzac (Garnier, 1960-1969, 5 volumes) pour laquelle il a reçu le prix de l'édition critique en 1964. Il vient d'achever la première édition intégrale des *Lettres à Madame Hanska* (Éditions du Delta, 1967-1971, 4 volumes).

LA RABOUILLEUSE

ŒUVRES D'HONORÉ DE BALZAC

Dans Le Livre de Poche :

- LA DUCHESSE DE LANGEAIS, *suivi de* LA FILLE AUX YEUX D'OR.
UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE.
LES CHOUANS.
LE PÈRE GORIOT.
ILLUSIONS PERDUES.
LA COUSINE BETTE.
LE COUSIN PONS.
SPLENDEURS ET MISÈRES DES COURTISANES.
LE COLONEL CHABERT, *suivi de* FERRAGUS, CHEF DES DÉVORANTS.
LA VIEILLE FILLE,, *suivi de* LE CABINET DES ANTIQUES.
EUGÉNIE GRANDET.
LE LYS DANS LA VALLÉE.
LE CURÉ DE VILLAGE.
CÉSAR BIROTTEAU, *suivi de* LA MAISON NUCINGEN.
LA PEAU DE CHAGRIN.
LE MÉDECIN DE CAMPAGNE.
PIERRETTE, *suivi de* LE CURÉ DE TOURS.
LA RECHERCHE DE L'ABSOLU, *suivi de* LA MESSE DE L'ATHÉE.
LA FEMME DE TRENTE ANS.
MODESTE MIGNON.
HONORINE, *suivi de* LA FAUSSE MAÎTRESSE *et de* ALBERT SAVARUS.
LOUIS LAMBERT, *suivi de* LES PROSCRITS *et de* JÉSUS-CHRIST EN FLANDRE.
LES PAYSANS.
URSULE MIROUËT.
GOBSECK, *suivi de* MAÎTRE CORNELIUS *et de* FACINO CANE.
MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES.
UN DÉBUT DANS LA VIE, *suivi de* UN PRINCE DE LA BOHÈME *et de*
UN HOMME D'AFFAIRES.
UNE FILLE D'ÈVE, *suivi de* LA MUSE DU DÉPARTEMENT.
L'ENVERS DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE.
LES EMPLOYÉS.
LE CHEF-D'ŒUVRE INCONNU, *suivi de* PIERRE GRASSOU, SARRASINE,
GAMBARA *et* MASSIMILLA DONI.
LA MAISON DU CHAT QUI PELOTE.
L'ILLUSTRE GAUDISSERT, *suivi de* Z. MARCAS, GAUDISSERT II,
LES COMÉDIENS SANS LE SAVOIR *et* MELMOTH RÉCONCILIÉ.
PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.
ÉTUDES DE FEMMES.



PHILIPPE BRIDAU

Philippe fut un des bonapartistes les plus assidus du café Lemblin.
Il y prit les habitudes, les manières, le style et la vie des officiers
à demi-solde; etc., etc.

INTRODUCTION

Ce furent les lecteurs de *La Presse* qui, après *La Vieille Fille*, *La Femme supérieure* [*Les Employés*], *Le Curé de village*, eurent la primeur du roman que nous connaissons maintenant sous le titre de *La Rabouilleuse : Les Deux frères* (premier volet du roman) y furent publiés du 24 février au 4 mars 1841; mais ils durent attendre de longs mois pour lire la suite, sous le titre d'*Un ménage de garçon en province*, inséré du 27 octobre au 19 novembre 1842; la longue dédicace à Nodier, alors intitulée *Envoi*, figurant dans *La Presse* du 19 novembre 1842.

La première édition en librairie sous le titre *Les Deux frères* fut mise en vente par Hippolyte Souverain vers le 1^{er} décembre 1842. Cette édition était divisée en trois parties; la première, sans titre distinctif, correspondait au texte de *La Presse* de 1841 et s'achevait avant le départ d'Agathe et de Joseph Bridau pour Issoudun; la seconde était intitulée *Un ménage de garçon en province* et la troisième commençant avec la révélation faite par Philippe Bridau à Hochon des liens de ses petits-enfants avec Maxence Gilet, avait pour titre *A qui la succession?*

Toutes divisions supprimées, le roman fut publié à nouveau, en mai 1843, au tome VI de *La Comédie humaine*, dans le second volume des *Scènes de la Vie de province*, où, précédé du *Curé de Tours*, il achevait le groupe des *Célibataires*, commencé au tome V par *Pierrette*. Le titre était alors *Un ménage de garçon*.

C'est sur son exemplaire personnel de *La Comédie hu-*

maine que Balzac a rayé *Un ménage de garçon* pour intituler définitivement son œuvre *La Rabouilleuse*, revenant ainsi à un titre figurant très tôt dans ses papiers et sa *Correspondance*.

Pendant la genèse de son œuvre, Balzac l'avait également appelée *Le Bonhomme Rouget*. Il est significatif de noter ces hésitations de Balzac pour désigner une œuvre dont le personnage central, Philippe Bridau, aurait pu lui donner un titre frappant s'il n'avait pas craint une certaine homophonie avec *Le Père Goriot*, ou de se voir accuser de monotonie dans le choix de ses titres, après tous ceux déjà caractérisés par un nom de famille : *Louis Lambert*, *Eugénie Grandet*, *Ferragus*, *Facino Cane*, *Pierre Grassou*, *Ursule Mirouët*, *Albert Savarus*, ou un simple prénom : *Béatrix*, *Pierrelle*.

Si nous recherchons la première idée, la préhistoire de son roman, nous voyons Balzac, avant 1833, notant un thème de roman : *La Succession*, où un oncle amoureux de la maîtresse de son neveu lui lègue sa fortune avant de se suicider, victime d'une machination du neveu et de sa maîtresse. C'est déjà un peu le sujet de *La Rabouilleuse*, mais Balzac développa plutôt son idée dans *Les Héritiers Boi-rouge*, ébauche d'*Ursule Mirouët*.

Quand le sujet se précise dans son esprit, à la fin de 1839 et en 1840, Balzac parle de son œuvre future comme devant être *Le Bonhomme Rouget* : c'est l'oncle à héritage, autour duquel vont se battre les héritiers, cherchant à s'emparer de la succession, mais il va en faire un personnage falot, impuissant, prématurément vieilli, victime d'une lourde hérédité, un être passif et non le protagoniste de l'action. Peu après, semble-t-il, ayant décidé de situer l'essentiel de l'action à Issoudun, il imagine le personnage de la future servante-maîtresse que le docteur Rouget rencontre au bord d'une rivière, en train de « rabouiller », c'est-à-dire de troubler l'eau pour faciliter la pêche du père Brazier, son oncle et tuteur. L'œuvre devient alors, dans son esprit, *La Rabouilleuse*, titre mystérieux et évocateur, susceptible d'accrocher l'attention du lecteur. Il y renonce provisoirement, car l'exposition de l'œuvre destinée à *La Presse* en 1841 prend de l'ampleur et se résume en un tableau parisien mettant en scène Agathe Bridau, veuve

d'un haut fonctionnaire de l'Empire, élevant ses deux fils dont les goûts et les caractères vont présenter un saisissant contraste, un titre s'impose pour cette première partie de l'œuvre : *Les Deux frères*, d'autant plus qu'après avoir largement développé sur manuscrit ce premier épisode, l'inspiration se brise avant de transporter l'action à Issoudun et de nous présenter « le ménage » du vieux garçon, Jean-Jacques Rouget.

Toutefois, la structure générale du roman le montre bien, si Balzac a du mal à poursuivre sa rédaction dans les détails et y renonce pendant de longues semaines, il sait déjà parfaitement où il va et tient les principaux personnages, Flore, Maxence, Rouget, les Hochon. Peut-être ses souvenirs d'Issoudun sont-ils trop vagues dans son esprit, la présence à Paris durant l'été de 1842 de ses amis d'Issoudun : Zulma Carraud (qui, elle, avait déjà passé l'hiver 1841-1842 dans la capitale, rencontrant souvent Balzac), Armand Péréme, Auguste Borget, va lui permettre, après avoir mené à bien d'autres tâches, de reprendre son roman et de le terminer rapidement.

Des trouvailles récentes nous incitent à la circonspection pour l'authenticité des cadres des romans provinciaux de Balzac; nous savons maintenant que le Saumur d'*Eugénie Grandet* et la maison Claës de *La Recherche de l'Absolu* doivent plutôt être recherchés à Tours, de même qu'une scène dauphinoise du *Médecin de campagne* est une simple transposition de la campagne tourangelle. Pour Issoudun, le doute n'est pas permis, Balzac y avait passé une douzaine de jours en avril 1834, il y était revenu en août de l'année suivante et plus longuement en février 1838. Dès 1835, Armand Péréme lui avait suggéré de prendre la Tour Blanche comme « théâtre » d'« un drame poignant », d'« une attachante histoire ». Des lettres de l'été 1842 nous prouvent qu'il avait demandé au même Péréme un plan d'Issoudun et lui avait lu son « tableau d'Issoudun »; Péréme lui communiquant aussi, après coup, une brochure sur l'affaire Chapt-Arthuys, Balzac ajouta sur épreuves une allusion à cet épisode. Si le cadre est authentique, si, au début du second volet, l'atmosphère fait l'objet d'une

longue « physiologie » d'une petite ville de province qui « aurait engourdi Napoléon », il est certainement vain de vouloir chercher pour les détails des lieux et surtout pour les personnages des modèles réels et uniques. Le succès du roman avait frappé l'imagination locale, des enquêtes menées sur place, près de soixante-dix ans après la rédaction du texte par des chercheurs naïfs ont abouti à de trop beaux résultats d'identification des lieux et des personnages, « résultats » détruits facilement par une saine et froide critique. Il reste cependant que Maxence Gilet a eu un modèle réel dans le capitaine Guillaume-Antoine-Jean Fix, officier en demi-solde qui s'est authentiquement battu en duel, en 1818, dans l'allée de Frapesle, avec un officier légitimiste; mais ce que nous savons de la personnalité de Fix ne nous permet pas de pousser plus loin l'identification avec Gilet.

En fait, comme presque tous les romans de Balzac, *La Rabouilleuse* n'est pas un roman à clefs, Balzac est un créateur qui pour construire ses personnages et mener son intrigue a regardé autour de lui et — en lui-même — s'est souvenu de ses lectures, des pièces de théâtre qu'il avait vues, de faits vrais qui l'avaient frappé, orchestrant le tout, il a fait selon son expression « concurrence à l'état civil ».

En Philippe Bridau, Taine, dès 1858, Brunetière en 1906, ont vu, avec une admiration teintée d'effroi, une des plus étonnantes créations du romancier. Les chercheurs de « modèles » jusqu'à présent n'ont pu présenter d'hypothèses satisfaisantes : Bridau, l'un de ses personnages les plus inoubliables, reste une de ses créations les plus mystérieuses. M. Pierre Citron, avec sa prudence coutumière, a proposé quelques traits de ressemblance avec *Philibert-Hippolyte Passy*, comme Philippe, fils d'un assez haut fonctionnaire de l'Empire, chef d'escadron, mis en disponibilité après la dissolution de l'armée de la Loire, réfugié en Amérique en 1817. Ensuite, les carrières divergent totalement, mais s'il appartenait à un milieu connu de Balzac, nous n'avons pas la preuve que Balzac ait pu songer à lui pour dessiner quelques traits de son personnage. Plus récemment, M. Roger J. B. Clark a signalé

un autre « modèle » possible : Antoine-Nicolas, dit Antony Béraud, né en 1792 (Bridau en 1796), élève de Saint-Cyr, participant aux derniers soubresauts de l'Empire, recevant la croix au Mincio (Bridau à Montereau), se retirant, chef de bataillon, avec l'armée de la Loire et ensuite mis en demi-solde. Cette carrière ressemble bien jusqu'à ce moment à celle de Bridau, mais aussi à celle de Passy... Ensuite Béraud, comme Bridau, participe à des complots bonapartistes, se réfugie en Belgique (et non au Champ d'Asile), fréquente les milieux journalistiques, en tenant la plume (et non la caisse) et termine par une carrière littéraire, portant à la scène *Le Gars (Les Chouans)* après avoir fait imprimer une de ses brochures sur les presses de Balzac. Le souvenir de ces deux militaires en demi-solde, parmi bien d'autres, a pu passer fugitivement dans le conscient ou l'inconscient de Balzac, façonnant son personnage, mais il leur manque l'essentiel : le caractère de l'affreux soudard sans scrupules du personnage de Balzac. Balzac qui n'aimait guère les militaires — il suffit de lire attentivement *La Rabouilleuse* pour s'en convaincre — a voulu peindre un type neuf, le *demi-solde*; il n'a pas eu, semble-t-il, de modèles, et, après son chef-d'œuvre, peu d'imitateurs ont risqué de rivaliser avec lui. Il a réalisé le programme fixé dans son *Envoi* à Charles Nodier : « Indiquer [...] combien de dépravations causent les nécessités de la guerre chez certains esprits, qui dans la vie privée osent agir comme sur les champs de bataille. » Pour peindre Philippe Bridau, Balzac lui a prêté quelques traits provenant de souvenirs littéraires : l'épisode de la dernière lettre à Agathe qui la tue semble être inspiré des *Brigands* de Schiller où Franz Moor commet un parricide en envoyant à son père une lettre qui provoquera une émotion mortelle; Philippe, personnage shakespearien, doit beaucoup à *Richard III*; le roi d'Angleterre commet des crimes proches de ceux de Philippe; ils connaissent la même fin en combattant à cheval, l'un s'écriant : « Un cheval! Un cheval! Mon royaume pour un cheval! » et l'autre : « Votre colonel! à moi! un colonel de l'Empire! » Contrastant avec Philippe, nous avons son frère cadet, peintre, laid et rêveur : Joseph.

Très tôt, des rapprochements ont été faits avec Eugène Delacroix qui remporte ses premiers succès au Salon à la même époque; on a même voulu aller plus loin en signalant que Delacroix avait un frère aîné militaire : Charles Delacroix, mais il faut beaucoup d'imagination pour trouver un rapport entre les carrières de Charles et de Philippe... Joseph a la laideur de Delacroix, Balzac a certainement pensé à lui, par un *lapsus* révélateur, il pré-nomme Eugène, le peintre Bridau dans *Entre Savants*; mais les différences sont nombreuses, le tableau de Joseph « pris pour un Titien », *La Jeune Courtisane*, ressemble plus au tableau de Xavier Sigalon exposé au Salon de 1822 que les œuvres de Delacroix de cette époque qui avaient peu de rapports avec celles du grand Vénitien. Balzac qui a connu Ary Scheffer, et forgé sur son nom celui de son peintre Schinner, lui a emprunté aussi des traits pour Joseph Bridau; l'attachement des deux peintres, le réel et le fictif, pour leurs mères, est assez révélateur de l'inspiration balzacienne.

On verra dans les « Commentaires » suivant le texte du roman ce que les trois Bridau doivent à Balzac, à sa mère et à son frère Henry.

Giroudeau, le demi-solde d'*Illusions perdues* et de *La Rabouilleuse* faisant « broum! broum! » dans sa cage de caissier du journal de Finot, avant de reprendre du service sous la Monarchie de Juillet a eu sans doute un modèle réel qui n'a pas été identifié.

Bixiou, personnage reparaisant de *La Comédie humaine*, créé pour *Les Employés* en 1837, est de l'aveu même de Balzac une transposition d'Henri Monnier.

En dehors de Maxence, les modèles des personnages d'Issoudun sont sans doute à rechercher ailleurs que dans les traditions locales. Le couple Jean-Jacques Rouget — Flore Brazier peut être rapproché du sénateur et de la courtisane Aquilina de la *Venise sauvée*. Pierre Citron rappelle que Balzac avait pu voir une jeune comédienne, Mlle Flore, jouer avec succès le rôle d'une cuisinière dans la pièce de Brazier, *Les Cuisinières* (1823), des situations proches, des répliques analogues suggèrent un rapproche-

ment rendu très vraisemblable par les noms de l'actrice et de l'auteur. On peut ajouter que Mlle Flore avait poursuivi sa carrière, créant en particulier, en 1838, le rôle d'Atala dans *Les Saltimbanques*, la parade de Dumersan et Varin si souvent évoquée par Balzac dans ses *Lettres à Madame Hanska*. Balzac a également certainement pensé à la baronne de Feuchères, née Sophie Dawes, la maîtresse du dernier prince de Condé, mort mystérieusement pendu à une espagnolette de son château de Saint-Leu, en août 1830, après avoir testé en faveur de Mme de Feuchères. Un procès en captation d'héritage avait suivi. On avait reparlé de l'affaire après la mort de la baronne de Feuchères survenue à la fin de 1840, à l'époque de la conception du roman. Balzac nous invite lui-même à faire le rapprochement en écrivant que « *Sophie Dawes fut prise par le dernier des Condé dans une situation pire que celle de la Rabouilleuse* ».

Bien que nous connaissions mal la nature exacte des rapports de Balzac avec sa gouvernante en 1840-1842, il a pu songer au *ménage de garçon* de sa maison de Passy, il le suggère même dans une lettre tardive que l'on trouvera citée dans les « Commentaires » de ce volume.

Tous ces éléments épars aident à mieux comprendre des détails du roman, sans nous éclairer parfaitement sur le déroulement de l'œuvre, Balzac a trouvé son bien çà et là, nous le voyons mieux maintenant, mais l'architecture de l'œuvre est puissamment originale et nous ne pouvons qu'en admirer la construction sans saisir le mécanisme créateur dans ses détails.

L'idéologie balzacienne nous éclaire-t-elle mieux? Dans une lettre et dans le groupement thématique de *La Comédie humaine*, il suggère que son roman est une méditation sur le célibat, il y a en effet bien des célibataires dans *La Rabouilleuse*, mais si cet état est désastreux aux yeux de Balzac, il produit des effets si divers chez Philippe, Joseph, Rouget ou Maxence qu'il est bien difficile de voir à quelles conclusions générales aboutit le créateur; il faut sans doute rechercher avant tout l'effet de contraste voulu par un romancier qui mène de pair la création de ce roman avec une autre méditation sur le mariage que sont les *Mémoires de deux jeunes*

mariées. Il nous suggère également dans la dédicace à Nodier que *La Rabouilleuse* illustre les ravages produits par « la diminution de la puissance paternelle » et l'impuissance de l'éducation purement maternelle. Cette explication *a posteriori* n'est pas très convaincante pour le lecteur du roman; après tout, Agathe devrait être satisfaite du caractère et de la conduite de Joseph...

Il reste que Balzac a créé des caractères originaux, situés dans une histoire solidement charpentée, dans un contexte historique précis, indispensable au déroulement logique d'une action typique. Philippe Bridau est peu concevable dans un autre cadre, son destin nous est présenté dans une œuvre construite en diptyque Paris et Issoudun avec une conclusion parisienne et algérienne. Balzac, l'homme des longues préparations et des conclusions rapides, développe son action dans quelques mois de 1822, ne craignant pas en tête du second volet issoldunois une nouvelle préparation, indispensable pour comprendre la vie d'une petite ville de province à cette époque. La construction du roman est ainsi l'une des plus irréprochables de l'œuvre balzacienne. Balzac a réussi avant tout une de ses plus inoubliables créations : Joseph Bridau. Que, pour le faire, il ait réglé quelques comptes personnels avec son milieu, est important, mais ne nous livre pas vraiment les secrets d'une réussite exceptionnelle.

ROGER PIERROT.

NOTICE BIOBIBLIOGRAPHIQUE

20 mai 1799 — Naissance de Balzac à Tours. Il est mis en nourrice aussitôt. (Ses sœurs Laure et Laurence naissent en 1800 et 1802, son frère Henry en 1807.)

Avril 1804-1807 — Il suit les cours de la pension Le Guay.

22 juin 1807-22 avril 1813 — Pensionnaire au collège de Vendôme; en 1809, il fait la connaissance de Zulma Tourangin, future Mme Carraud.

Été 1813-juin 1814 — Pensionnaire dans une institution du Marais; en janvier 1814, il assiste à une revue des troupes passée par Napoléon aux Tuileries (cf. *La Femme de trente ans* et *La Rabouilleuse*).

Juillet-septembre 1814 — Externe au collège de Tours. Sa famille s'installe à Paris, il est placé à l'institution Lepître et suit les cours du lycée Charlemagne (novembre 1814-septembre 1815). (Cf. *Le Lys dans la vallée*.)

Après avoir achevé ses études secondaires (1816), il fait son droit, refuse de devenir notaire (1819) et écrit une tragédie, *Cromwell* (1819-1820).

De 1822 à 1825, il publie ses « romans de jeunesse » sous divers pseudonymes, fréquente le milieu des petits journaux et les théâtres.

En 1822, début de sa liaison avec Mme de Berny. En 1825, début des relations avec la duchesse d'Abrantès. Les liens d'enfance avec Zulma Carraud qui habite Saint-Cyr sont renoués.

De 1826 à 1828, éditeur, imprimeur, fondateur de caractères, il fait de mauvaises affaires.

En 1829, il revient à la littérature et publie *Le Dernier Chouan* [*Les Chouans*], signé Honoré Balzac, puis la *Physiologie du mariage*. Il commence à fréquenter les salons de Charles Nodier et du peintre François Gérard. Paraissent ensuite les *Scènes de la Vie privée* (1830), *La Peau de chagrin* (1831), *Romans et Contes philosophiques* (1831), *Nouveaux Contes philosophiques* (1832). Début d'amitié avec le peintre d'Issoudun, Auguste Borget (1830).

Henry de Balzac, qui n'arrive pas à se faire une situation en France, est envoyé par sa famille tenter sa chance à l'île de France.

Relations malheureuses avec la marquise de Castries (1832). Début des relations épistolaires avec Mme Hanska (1832). 1833 — *L'Histoire intellectuelle de Louis Lambert* impressionné Delacroix qui félicite Balzac. *Le Médecin de campagne* paraît, puis *Eugénie Grandet* dans le premier volume publié des *Études de mœurs au XIX^e siècle* (1834-1837), groupement de ses œuvres parallèle aux *Études philosophiques* (1834-1840). Dans la première série figurent *La Femme abandonnée*, *La Grenadière*, *L'Illustre Gaudissart*, *La Recherche de l'Absolu*, *La Vieille Fille*, *Illusions perdues*, *Histoire des Treize*, *Le Contrat de mariage*; dans la seconde *Séraphita*. En septembre et décembre 1833, premières rencontres avec Mme Hanska à Neuchâtel et Genève.

1834 — En avril, premier séjour chez les Carraud à Issoudun. *Le Père Goriot* (publié en librairie l'année suivante), commence à paraître dans la *Revue de Paris* (décembre).

1835 — Installation à Chaillot, voyage à Vienne (mai). Seconde visite aux Carraud à Issoudun (août). Publication interrompue du *Lys dans la vallée* dans la *Revue de Paris*.

1836 — Balzac dirige la *Chronique de Paris* où il publie *La Messe de l'Athée* et *L'Interdiction*. Procès et publication du *Lys dans la vallée*. Mort de Mme de Berny (27 juillet), pendant que Balzac voyage en Italie.

1837-1838 — Nouveaux voyages en Italie. Troisième et dernier séjour à Issoudun (février 1838). Il publie *César Birotteau*, *Les Employés*, *La Maison Nucingen*. Aidé par Armand Pérémé, archéologue d'Issoudun, il cherche à faire monter sa pièce *L'École des ménages* au théâtre de la Renaissance.

1839-1840 — Publication de *Une fille d'Ève*, *Le Curé de village*, *Un Grand homme de province à Paris*, *Béatrix*, *Pierre Grassou*, *Z. Marcas*, *Un Prince de la Bohême*. Échec de sa pièce *Vautrin* (1840). Il s'installe rue Basse à Passy, avec sa gouvernante « Mme de Brugnot ».

PÉRIODE DE CONCEPTION ET DE PUBLICATION DE « LA RABOUILLEUSE »

1841. Paraissent en feuilleton : *Une Ténébreuse Affaire* (janvier-février), *Les Deux frères* (1^{re} partie de *La Rabouilleuse*, février-mars), *Les Lecamus* (1^{re} partie de *Sur Catherine de Médicis*, mars-avril), *Ursule Mirouët* (août-septembre), *Mémoires de deux jeunes mariées* (novembre-janvier 1842), *La Fausse Maîtresse* (décembre) et en librairie : *Notes remises à MM. les députés* (3 mars), *Le Curé de village* (mars), *Physiologie de l'employé* (juillet), *Physiologie du rentier* (septembre).

Année de travail, où Balzac ne voyage guère. Année un peu mystérieuse également, il n'écrit presque pas à Mme Hanska et nous disposons de peu de lettres à ses autres correspondants. Le 15 janvier, il est nommé président honoraire de la Société des gens de lettres et s'occupe pour elle du projet de loi sur la propriété littéraire. Il fréquente le salon de Marie d'Agoult chez qui il dîne plusieurs fois. Fin avril et début mai, séjour en Touraine et en Bretagne. Le 15 juillet, après une longue procédure, adjudication judiciaire des Jardies à un prête-nom de Balzac. Le 2 octobre, il signe avec un consortium de libraires un contrat pour la publication de ses *Œuvres complètes* sous le titre de *La Comédie humaine* (contrat annulant un traité passé le 13 avril précédent).

1842. Année de travail intense. Le 5 janvier, Balzac apprend le décès de Venceslas Hanski, survenu le 10 novembre 1841. Cette nouvelle bouleverse son destin; il va désormais poursuivre une idée fixe : épouser Mme Hanska. Le 19 mars, *Les Ressources de Quinola*, comédie en cinq actes, est représentée à l'Odéon; l'accueil est frais, la pièce est retirée après quelques représentations. Le 16 avril, la *Bibliographie de la France* annonce la mise en vente de la première livraison de